

“ Je crois devoir appeler l'attention du congrès sur la nécessité d'encourager et de faciliter les émigrations vers ce territoire. Il faudrait, sur toutes choses, établir de distance en distance des points fortifiés qui donneraient de la sécurité à nos concitoyens lorsqu'ils voudraient aller habiter ces fertiles contrées à l'embouchure de la rivière Colombia, et rendre, par conséquent, plus favorable pour nous qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, l'occupation simultanée du territoire par les Anglais et les Américains, telle qu'elle existe provisoirement. Il y aurait lieu aussi de mettre les citoyens américains, établis à l'Orégon, sous la protection des lois de leur pays, comme les Anglais sont eux-mêmes protégés par leurs lois. Quel que soit l'état actuel des négociations, toutes ces mesures me paraissent urgentes.” En effet, un bill avait été présenté à la chambre des représentants pour l'extension de la juridiction des États-Unis sur le territoire de l'Orégon; il avait été admis à la discussion par 129 voix contre 58; son adoption à la Chambre n'était pas douteuse; elle pouvait être plus incertaine au sénat; mais une émigration nombreuse et nouvelle est venue faire cesser ces incertitudes en occupant la contrée en litige.

L'établissement des émigrés américains dans l'Orégon, est d'autant plus significatif que leur premier soin a été d'y associer une administration régulière. Ils ont élu des officiers municipaux, ils ont constitué des tribunaux et nommé une commission chargée de valider leurs titres à la possession des terres qu'ils défrichent. Cependant, grâce à eux, la population du territoire contesté, s'élève aujourd'hui à plus de deux mille individus, tous sujets des États de l'Union, élevés dans l'amour des institutions américaines. Ils ont fondé des villes; ils élèvent des troupeaux nombreux, et déjà, ils voient affluer dans leur colonie les provisions et les marchandises de toute espèce. Ainsi, tandis que la question de la propriété du territoire se discute entre les deux gouvernements, celui des États-Unis entre de fait en possession, et si la lutte s'engageait, entre les forces dont il dispose, il trouverait encore des colons qui défendraient au besoin leur nationalité.

## La Revue Canadienne.

MONTREAL, 12 AVRIL, 1845.

### Histoire de la Semaine.

Il est un adage admis par tout le monde, mais que personne ne met en pratique; ainsi qu'il arrive assez souvent de ces vérités incontestables qui sont dans la bouche des hommes en général et en particulier, c'est celui-ci: *Il est noble, il est grand, et il n'est jamais trop tard de se rétracter.* Voilà pourquoi nous prions les membres du Conseil Législatif de nous rendre intacts et pures les louanges que nous leur avions données dans notre dernière publication, au sujet du prétendu refus de la majorité de se voter une allocation en argent pour ses services pendant la session. Nous avions tort, la majorité a voté la mesure et a présenté une adresse au Gouverneur, qui (le brave homme!) leur a refusé leur demande. C'est donc de son désintéressement à lui, de son patriotisme (pour l'occasion) que nous devons parler! S'il dépense d'un côté, il ménage de l'autre! grand bien lui fasse! et Dieu veuille qu'il y ait compensation.

Mais l'idée seule que voilà deux minutes que nous nous occupons du gouverneur et de ses conseillers suffit pour nous donner la bile; nous

avons, ma foi, bien d'autres choses à vous dire; l'embarras n'est que dans le choix, ainsi vous pardonnerez le peu d'ordre de cet article. En matière donc!

Et d'abord: lundi dernier l'assemblée annoncée dans les journaux aux fins de recevoir les règlements de l'association St. Jean Baptiste a eu lieu dans les salles d'encan de M. J. D. Bernard. Ces salles ne sont pas très vastes, et pourtant elles n'étaient pas remplies par la foule. Nous sommes fâchés de le dire, et de le répéter si souvent; il y a chez nous une espèce d'aversion pour toute espèce d'organisation, chacun compte sur son voisin pour prendre l'initiative qu'il devrait prendre lui-même tout le premier. Cette ville renferme une nombreuse population Canadienne, et alors qu'il s'agit d'une société nationale dans le genre de celle de la St. Jean Baptiste, deux cents personnes à peine se rendent à l'invitation du comité! Est-ce négligence, est-ce indifférence, est-ce oubli? C'est tout cela à la fois. Il est temps que nous aussi nous levions la tête, et que nos yeux à un jour dit ne rencontrent que des frères, que des amis; qu'à un jour dit nous nous réunissions tous sous une même et commune bannière, pour nous aider, pour nous soutenir les uns les autres, et pour proclamer aux autres origines que nous aussi, nous aimons notre nationalité, que dans nos cœurs bat comme dans le leur, l'amour de la patrie, et le désir de participer aux bienfaits d'une association de frères dans un but philanthropique. Faisons cela, et notre nationalité ne se perdra jamais, et ceux qui viendront après nous et ceux qui les suivront seront fiers de leurs pères et de leurs actes, seront glorieux de perpétuer ces derniers, et de les faire passer à leur tour honorables et utiles à la génération future! L'honorable président expliqua en quelques mots le but de l'assemblée, fit quelques observations sages et vraies sur le bonheur de l'union, de la fraternité. M. G. Cartier lut ensuite les règlements qui furent tous reçus, à de légères corrections près, à l'unanimité. On adopta les couleurs de la Société St. Jean Baptiste de Québec, et M. Bouchette proposa qu'outre le drapeau général, il y eut un drapeau particulier pour la Société de Montréal, laquelle proposition fut bien goûtée par l'assemblée qui l'adopta d'un commun accord. Puis on procéda à l'inscription des noms des membres, et nous avons vu avec joie l'empressement de toutes les personnes présentes pour s'aggréger à la Société, et pour payer leur mise d'entrée et leur contribution annuelle. Voilà qui est bien! Continuons; maintenant que les règlements sont adoptés, il faut les suivre à la lettre; c'est le seul moyen de donner de la stabilité à cette noble entreprise. Des listes vont bientôt être ouvertes pour l'inscription de nouveaux membres. Nous engageons fortement tous ceux qui ne font pas encore partie de la Société, de se faire présenter de suite par deux membres du comité. Que chacun y mette du bon vouloir, et le vingt-quatre juin sera un beau jour pour nous. Nous l'appellerons tous les ans de nos vœux cet anniversaire de notre gloire, de notre fraternité, de notre union! Tous les ans nous ajouterons quelque chose de plus à la célébration de la St. Jean Baptiste; mais la plus belle manière de la célébrer, de l'honorer, c'est de s'aimer les uns les autres; c'est de respecter, de conserver notre religion, nos institutions, notre langue et nos lois. C'est-là le but de notre association, tendons y de tous nos efforts; quand nous l'aurons atteint, nous serons heureux, nous serons vraiment nationaux.

Nous allons finir par croire que Montréal est une grande ville; tout le monde le dit depuis longtemps, c'est peut-être pour cela que nous avons tant hésité d'y ajouter foi. Enfin, il n'est plus permis d'être sceptique; les grandes choses de cette ville vous dévisagent, vous crévent les yeux. Ici, *railroad* toujours en perspective, mais qu'importe? jusqu'à Boston, là, bâtisses immenses pour magasins, pour hôtels, voir même pour halle aux poissons. Progrès des progrès! Pour tout cela il faut de l'argent, sans contredit. Aussi quelques taxes additionnelles sur ceux qui travaillent, et ceux qui ne font rien pourront se promener orgueilleux et gonflés sur les dalles de bois de nos rues fashionables. Encore une taxe, une seule taxe sur le pauvre, et le riche rebondira de joie, donnera d'allégresse une calotte à son abdomen de gourmet. La rue Notre-Dame n'est vraiment plus reconnaissable; elle est devenue le dépôt de toutes les richesses mercantiles, le point de mire de tous les commis-marchands, l'Eden, la terre de Canaan, l'Eldorado du marchand des faubourgs, qui ne peut s'empêcher d'exhaler un très long soupir chaque fois qu'il songe qu'une bonne spéculation le mettrait pourtant à même de voir figurer dans toute sa grandeur son nom en toutes lettres, en rivalité avec celui de Connell & Cie., en concurrence avec Benjamin & Brother! Oh! ambition demeurée du marchand des faubourgs! Oh! désirs désordonnés des commis-marchands! Ecoutez, nous vous voulons du bien, nous vous le disons sincèrement, beaucoup de bien. La rue Notre-Dame, fuyez-la, n'y songez pas, car elle vous jouera le vilain tour qu'elle a joué plusieurs fois à un grand nombre de votre utile et respectable classe.....elle vous ruina! Croyez-vous en effet, que ce soit ce désœuvré qui se promène depuis la maison du gouvernement jusque chez Townsend, de deux heures jusqu'à six heures de l'après-midi inclusivement, croyez-vous que ce soit lui qui entre chez le marchand et fasse des achats profitables? Bah! vous ne le connaissez donc pas! Des achats! Ah! bien oui! Bonjour monsieur, avez-vous des gants de kid blanc?—Oui, monsieur.—Faites voir s'il vous plaît. Vous lui montrez ce que vous avez de mieux et de moins mal à l'endroit des gants. Il choisit vite ce qu'il y a de moins mal, déchire deux ou trois paires, puis enfin il vous dit: Combien monsieur cette paire?—Sept chelins et demi, monsieur.—Ah! vraiment, et celle-ci?—Trente-six sous.—Fort bien, faites-moi le plaisir d'envoyer cela chez moi. Il donne son adresse, salue d'un air de prince, et se retire. Et.....il ne paie pas.....c.-à-d., il paie quelquefois, mais longtemps après; établissez-vous dans les faubourgs, la population augmente et partout les besoins doivent augmenter. Cette population ne se compose pas, vous le savez, des élégants, des *incompris*, des merveilleux qui se pavent à l'instar des dindons tous les jours dans la rue Notre-Dame. Tant mieux pour vous; les bons bourgeois achètent quand ils ont besoin, et ils ont besoin souvent, ils achètent quand ils ont l'argent pour payer et rarement sans cela. Voilà ce qu'il vous faut à vous, messieurs, qui songez, comme on dit vulgairement, mais sensément, “ à vous mettre à votre compte.” Plus tard, si vous réussissez, souvenez-vous de nos bons conseils, et faites-nous cadeau d'une paire de gants de *trente-six sous*, lesquels gants pourront peut-être nous servir pour le prochain bal du temps d'Idors.

Mais à propos de bal, nous avons encore à vous annoncer qu'il y a eu fête grande et complète à l'hôtel Rasco mercredi dernier. Avant de vous